

hommes, à une armée qui était à peine de 900. On prétend que la frayeur qu'ils avaient des Sauvages et de leur barbarie, décida les Américains à cette démarche peu honorable pour l'armée des Etats-Unis.

Le Major général M^cComb est un homme qui a montré plus de caractère. Il a étudié de bonne heure l'art militaire, en a approfondi les règles, et a publié sur la tactique un livre fort estimé de ses concitoyens et recommandé à tous les officiers comme un excellent ouvrage. Il est natif du Détroit même, fils d'un marchand Ecossais, marié à une canadienne catholique de l'endroit, du nom de *Navarre*, et dont la famille est connue de tous les habitants du pays. Ce demi-canadien est néanmoins protestant et parle difficilement la langue Française.

La maison qu'il occupe auprès de la citadelle, est sa maison natale; on n'en est éloigné que de quelques toises. Il demeure sur l'héritage de son père. Malheureusement pour lui, étant le plus jeune des deux enfants de la famille, il n'a pas été le mieux partagé. Le commandement qu'il exerce dans cette place, et qui est peu assujettissant, semble lui avoir été donné comme une récompense de ses services militaires. On se rappelle que c'est lui qui commandait le fort de Plattsburg, sur le Lac Champlain, lorsque nous y perdîmes nos vaisseaux dans la malheureuse affaire du 11 septembre 1814, dont les suites furent si fâcheuses pour le lieutenant général, feu Sir George Prévost, commandant notre armée de terre, et si cruellement calomnié pour n'avoir pas essayé de prendre ce fort. Le général M^cComb, peut-être intéressé à en exagérer les ressources, s'est joint au petit nombre de ceux qui l'ont soutenu imprenable, loue Sir George Prévost de ne l'avoir pas tenté, et se vante qu'apprenant que Sir George était inculpé à cette occasion et parti pour s'en aller justifier en Europe, le printemps suivant, il écrivit à Lady Prévost, alors encore à Québec, pour offrir de faire passer un de ses aides-de-camp en Angleterre, lequel démontrerait à la cour martiale, qui devait s'y assembler, que Sir George, après la perte des vaisseaux Britanniques, n'avait rien de mieux à faire que de se retirer, le fort étant tellement fortifié, gardé et approvisionné, qu'il n'y avait point de force humaine qui pût l'enlever à ses défenseurs.

(A suivre.)